Docteur Cabanès

LA MÉDECINE
en
CARICATURE



Édité par

P. LONGUET
34, Rue Sedaine, 34
PARIS

(2)

CVB



LES ÉTRENNES OU LAPETITE VÈROLE



Mon Oncle je vous la Souhaite bonne; accompagnée de plusieurs autres

Musée de la vaccine. (Académie de Médecine).

Docteur Cabanès

LA MÉDECINE en CARICATURE

II

LA VACCINE EN IMAGES



Édité par
P. LONGUET
34, Rue Sedaine, 34
PARIS


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE



Fig. 1. — L'inoculation où le triomphe de la vaccine.

On s'est souvent posé cette question, à laquelle les historiens de la médecine n'ont pas, semble-t-il, donné jusqu'à ce jour une réponse définitive : la variole a-t-elle toujours existé ?

Peut-on, au contraire, établir d'une manière irrécusable, ses origines ? Les dernières recherches nous inclinent à nous rallier à la première opinion.

De temps immémorial, peut-on dire, la petite vérole a été signalée en Chine, ce berceau de tant d'inventions, et de tant de maladies. Il existait, dans ce pays, une fête en l'honneur de la déesse de la variole, nommée, nous ne savons pour quelle raison, *Mariatale*. Un voyageur français, qui visita la Chine sous le règne de Louis XVI, nous a laissé, des cérémonies dont il avait été le témoin, une relation qu'on aura peut-être intérêt à retrouver ici.

« Ceux, relate ce globe-trotter de l'avant-dernier siècle, qui peuvent avoir obtenu de grands bienfaits de Mariatale ou qui veulent en obtenir, font vœu de se faire suspendre en l'air.

« Cette cérémonie consiste à faire passer deux crochets de fer, attachés au bout d'un très long levier, sous la peau du dos de celui qui a fait le vœu. Ce levier est suspendu en haut d'un mât, élevé d'une vingtaine de pieds. Dès que le patient est accroché, l'on pèse sur le bout du levier, et il se trouve en l'air : dans cet état, on lui fait faire autant de tours qu'il veut, et, pour l'ordinaire, il tient dans ses mains un sabre et un bouclier et fait les gestes d'une personne qui se bat. Quoi qu'il souffre, il doit paraître gai ; s'il lui échappe quelques larmes, il est chassé de sa caste, mais cela n'arrive que très rarement. Celui qui doit se faire accrocher boit une certaine quantité de liquide qui le rend presque insensible, et lui fait regarder comme un jeu ce dangereux appareil. Après plusieurs tours, on le descend et il est bientôt guéri de sa blessure. Cette prompte guérison passe pour un miracle aux yeux des zélateurs de la déesse. Ce n'est que dans les castes les plus basses que l'on trouve des adorateurs de *Mariatale* ».

L'ancienne Egypte dispute à la Chine une priorité que celle-ci ne songe nullement, d'ailleurs, à revendiquer.

A croire certains savants, pour qui l'égyptologie n'a pas de secrets, la variole aurait été retrouvée, avec ses pustules caractéristiques, sur des momies de la XX[e] dynastie. Ayons la foi robuste et ne discutons pas ces assertions plus que contestables ; cependant, et pour mettre tout le monde d'accord, convenons que pourraient bien avoir raison ceux qui reculent l'existence de la petite vérole jusque dans la préhistoire. Au docteur Marignan nous devons cette révélation, pour le moins inattendue : notre distingué confrère a rapporté au Congrès préhistorique qui s'est tenu à Chambéry en 1908, que les paysans du midi de la France ont eu coutume, de tout temps, de porter dans leurs poches une sorte de pierre tachetée, nommée pierre à *picote* ou *variolite,* que l'on a retrouvée dans le mobilier de sépulture datant de l'âge de la pierre polie. *Ergo*, on songeait déjà, à cette époque, à se préserver de la variole, ou *picote,* comme on la longtemps désignée dans la langue populaire. Et à ce propos, permettons-nous une petite digression philologique. Le terme de *picote* vient, sans aucun doute, des cicatrices indélébiles que laisse après elle la variole : " *non rare picote dicitur*, lisons-nous dans le Glossaire de Du Cange, *quod faciem punctis* deformet". On dit encore d'un homme qui a eu la petite vérole, qu'il est *grêlé, roué* (pour rongé), *ratoriné* (grignoté par les rats), etc... Le mot *variole* lui-même ne vient-il pas de *varius*? En Saintonge, d'ailleurs, *variole* a un sens analogue à *bariolé,* mais celui-ci ne dérive pas de celle-là.

Fermons la parenthèse, et reprenons notre historique où nous l'avons laissé.

Grégoire de Tours, le grand évêque, nous a laissé le récit, très circonstancié, d'une épidémie qui ravagea la France depuis l'an 565 jusqu'à l'année 568, et qui a toutes les apparences de la variole.

Fig. 2. **SEPT CONTRE UN, OU LE COMITÉ DE LA VACCINE.**

Musée de la vaccine. (Académie de Médecine).

Il signale, parmi les victimes, la reine de Bourgogne Austrigilde, qui, pour punir les médecins de l'avoir mal soignée, exigea qu'on mît à mort ces praticiens malheureux, aussitôt qu'elle aurait rendu le dernier soupir ; et la cruelle sentence fut ponctuellement exécutée.

Si nous n'avions ce témoignage, particulièrement autorisé, du prélat que nous avons nommé, on aurait pu continuer à prétendre que la variole était apparue pour la première fois en Arabie, où elle ne se déclara qu'en l'an 572, et que de là, elle aurait été propagée en Occident par l'armée grecque, lorsque celle-ci fut envoyée d'Arabie en Italie. Néanmoins, nous devons convenir que les Arabes, et plus spécialement Rhazès, ont fait la première description, véritablement scientifique, de l'affection que nous étudions et ce n'est pas leur moindre titre de gloire. Ils eurent, entre autres mérites, celui de ne pas gaver de drogues les malades atteints de variole, et de s'en tenir aux moyens diététiques. Ils faisaient boire de l'eau froide, administraient des bains de vapeur pour favoriser l'éruption, qu'en aucun cas ils ne cherchaient à contrarier, et ils hâtaient l'exsiccation des boutons à l'aide d'un mélange d'huile de sésame et de sel d'adarce (?) parfaitement pur.

Mais plus que du traitement curatif, on s'est préoccupé de la prophylaxie de cette affection meurtrière entre toutes qui, si elle n'épargnait ni rois, ni vilains, laissait au moins défigurés ceux qu'elle ne tuait pas.

Sans doute, il fut des pays où l'on recourait à des procédés barbares pour enrayer la marche du fléau : rappellerons-nous qu'en Abyssinie, par exemple, si la variole se montrait dans une maison, on la brûlait avec tous ses habitants. Dans d'autres régions, comme en Chine, l'expérience avait appris qu'on atténuait singulièrement la gravité du mal, en l'inoculant préalablement.

Comment s'y prenaient les Chinois, nous le savons très explicitement par les missionnaires qui ont visité ce pays et en ont rapporté les traditions plusieurs fois millénaires : on prenait la croûte, encore humide, d'une pustule variolique, et après avoir fait subir quelque légère préparation aux enfants de 3 à 6 ans, on leur introduisait cette croûte dans le nez. Une pareille pratique n'était pas, comme bien on pense, sans inconvénients, ni même sans danger, mais c'était un progrès réel, et plusieurs peuples firent venir des inoculateurs de la Chine, afin de préserver leurs enfants d'une maladie considérée presque toujours comme mortelle.

Aux Indes orientales, les Brahmes, qui regardaient la médecine comme une des prérogatives de leur caste, parcouraient le pays dans certaines saisons et appliquaient, sur l'avant-bras des sujets, après



Fig. 3. — Les malheurs de la vaccine.



Fig. 4. — Les bienfaits de la petite vérole.

Musée de la vaccine. (Académie de Médecine).

l'avoir frictionné, un morceau de coton trempé dans le pus variolique ; mais ils soumettaient les patients à un régime sévère avant d'opérer de la façon que nous venons de dire, ou en faisant passer, au travers de la peau, des fils imbibés de virus.

Les Arabes inoculaient avec une aiguille ordinaire. On faisait annoncer par le crieur public, quand il y avait du virus variolique à vendre. L'opérateur recevait des honoraires en nature : on le payait avec des raisins, des figues, ou autres objets, qu'il acceptait préférablement à de l'argent.

Nous ne referons pas l'histoire de l'inoculation qu'on trouvera à une autre place ; nous n'en rappellerons que les traits les plus pittoresques.

Ainsi, en Géorgie et en Circassie, les habitants de ces pays, pour conserver la beauté de leurs filles, les faisaient inoculer par de vieilles femmes, qui accompagnaient leurs opérations de pratiques superstitieuses. Elles piquaient, avec trois épingles, la région précordiale, l'épigastre, l'ombilic, la paume de la main droite et la cheville du pied gauche, jusqu'à ce que le sang sortit. Elles mêlaient ensuite du pus variolique à ce sang, pansaient les plaies avec des feuilles d'angélique, et les recouvraient d'un morceau de peau d'agneau : la variole se déclarait le septième jour.

A Constantinople, dans les premières années du dix-huitième siècle, l'exercice de cet art était également entre les mains de femmes âgées ; notamment, d'une Thessalienne qui prétendait tenir ses pouvoirs de la Vierge Marie elle-même. Elle pratiquait toujours l'inoculation en croix, sur le visage, en piquant le front, les joues et le menton, et elle se faisait donner, en récompense, des cierges pour les offrir à la Mère de Dieu. Elle se vantait d'avoir inoculé, à elle seule, quarante mille enfants ; elle avait la précaution de les choisir bien portants, de leur inoculer le pus d'une variole bénigne, et de pratiquer l'opération en hiver, ou aux approches du printemps. Une fois l'inoculation faite, il fallait protéger l'endroit où avait été inséré le précieux liquide : aujourd'hui, il est des inoculateurs qui se servent à ce dessein d'un verre de montre ; primitivement, on recouvrait le point inoculé d'une coque de gland, et par dessus, on la fixait avec une bande. Ce bandage était enlevé au bout de 5 à 6 heures.

Au Bengale, l'inoculation se pratiquait à l'aide d'un séton imprégné de virus, et que l'on plaçait sur le mollet.

On sait, pour l'avoir lu maintes fois, que c'est à une femme des plus distinguées, lady Montague ou Montagu, épouse de l'Ambassadeur anglais auprès de la Porte, qu'on doit l'importation, ou, tout au moins, la vulgarisation de la nouvelle méthode en Europe.

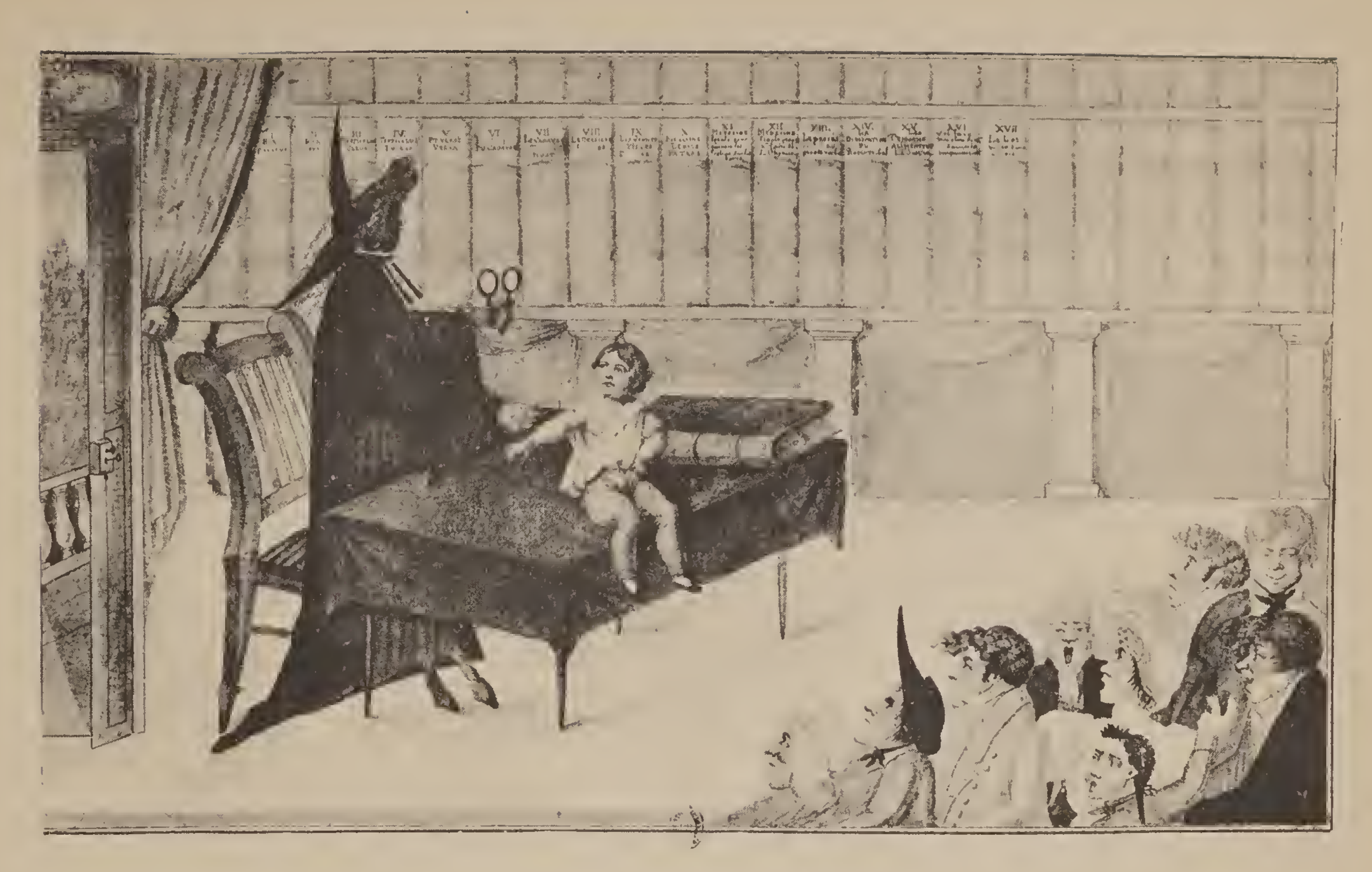


Fig. 5. — Le célèbre Docteur Ane.



Fig. 6. — La vaccine aux prises avec la Faculté.

Musée de la vaccine. (Académie de Médecine).

En 1717, lady Montagu, à l'instigation et avec l'assistance de son chirurgien, Maitland, consentit à l'inoculation de son fils unique, âgé de 6 ans, et lorsqu'elle fut de retour à Londres, elle employa tout son crédit à recommander l'inoculation ; elle paya de nouveau d'exemple en faisant inoculer, sans la moindre préparation, sa fille, devenue plus tard la Comtesse de Bute. Lady Montagu réunissait dans son salon tout ce que l'Angleterre comptait alors de célébrités ; on rencontrait chez elle Pope, Addison, Young, et un original nommé Stilling-fleet, qui présentait cette bizarre particularité, qu'il portait toujours des bas bleus : de là, on appela *bas-bleus* les personnages qui formaient la cour de lady Montagu, et l'appellation est restée pour désigner les femmes qui s'occupent de littérature ou de science.

L'opinion publique, ou ce qu'on désigne aujourd'hui de ce nom, n'existait pas encore ; c'était dans les salons qu'elle se faisait, en attendant que se développassent les moyens de publicité dont on disposera par la suite. Les personnages de haut rang, les gens cultivés, comme nous dirions actuellement, donnaient le ton, et c'est par eux que se répandit une découverte bienfaisante, dont tout le monde peu à peu bénéficia, pauvres comme riches, sans distinction ; comme se propagera plus tard la vaccine, bien autrement efficace que l'inoculation. Il est juste de dire que celle-ci eut la bonne fortune de compter des apologistes dans les rangs des philosophes et des savants, tels que Voltaire et La Condamine, qui la prônèrent en termes enthousiastes, et avec une véritable ardeur d'apôtres.

Puis vint en France l'illustre Tronchin, appelé à inoculer le fils et la fille du duc d'Orléans, et qui ne contribua pas peu à propager une méthode qui ne connut plus d'adversaires lorsqu'en 1770, le roi Louis XVI, en personne, consentit à se faire inoculer avec toute sa famille. En 1798 seulement, le roi d'Espagne décrétait l'utilité de l'inoculation, "appliquée surtout aux enfants trouvés et aux pauvres" ; mesure tardive, car la vaccine était déjà découverte et appliquée.

Au moment où Jenner vint au monde, la pratique de l'inoculation était usuelle en Angleterre, et lui-même fut inoculateur dans le comté où il était né ; on conte même qu'il avait été soumis, dans son enfance, à l'inoculation, et qu'il avait gardé le souvenir, plutôt désagréable, de la saignée, des purgations et de la diète qu'on lui avait fait subir dans cette circonstance. Quoi qu'il en soit, retenons la date de l'expérience mémorable de Jenner : ce fut le 14 mai 1796, que Jenner prit le vaccin sur la main d'une paysanne, infectée par la vache de son maître, et qu'il l'inséra, par deux émissions superficielles, au bras d'un gros garçon de huit ans, nommé James Phipps, qui, soumis deux mois plus tard à l'inoculation de la variole, s'y



Fig. 7. — L'origine de la vaccine.



Fig. 8. — La dindonnade.

Musée de la vaccine. (Académie de Médecine).

montra tout à fait réfractaire. La preuve était faite, mais aux yeux de beaucoup, elle n'était pas sans réplique. On a rapporté les luttes que Jenner eut à soutenir, les désillusions qui ne lui furent pas ménagées et furent sur le point de provoquer chez lui le découragement.

« Ce fut d'abord, écrit notre confrère Le Droumaguet, une protestation générale. Les difficultés surgirent de toutes part : objections loyales des savants, hauts cris des philosophes, scandalisés par un procédé empruntant à la vache pour donner à l'homme, atteinte à la dignité humaine, par conséquent : résistance jalouse, tantôt sournoise, tantôt déchaînée, des instituts d'inoculation variolique, voués à la faillite par la vaccination, s'ils ne consentaient pas à se transformer. Tous les moyens étaient bons : pamphlets, satires, caricatures. »

L'Académie de Médecine possède dans ses collections un lot important de ces caricatures, dont le docteur Camus, directeur du service de la vaccine, et membre de ladite Académie, a bien voulu, avec sa bonne grâce coutumière, nous autoriser à reproduire les principales. Ce sont, pour la plupart, des estampes, en noir ou en couleurs, dont les tendances satiriques sont manifestes. " Elles témoignent, comme l'a écrit le regretté professeur Blanchard, du haut degré de curiosité qu'excitait une médication aussi nouvelle parmi les populations jusqu'alors très imparfaitement protégées contre la variole par la pratique de la variolisation ou inoculation ".

Reconnaissons que si la verve des artistes s'est exercée aux dépens de la nouvelle découverte, elle ne fut jamais ni bien mordante, ni, pourquoi le céler, très spirituelle. Ce sont des compositions d'où l'humour n'est pas banni, mais où l'esprit ne se révèle guère : on en pourra juger par la suite.

La belle gravure qui sert de frontispice, date de l'époque de la Restauration. La légende, placée au-dessous, l'explique sans qu'il soit besoin de recourir à un commentaire : " Mon oncle, je vous la souhaite bonne, accompagnée de plusieurs autres ". La jolie nièce nous paraît bien imprudente de rendre visite à un malade encore en pleine éruption ; mais elle se tient prudemment à l'écart, afin de diminuer les risques de la contagion ; qui songerait à l'en blâmer ? Il serait déplorable, en vérité, que l'horrible maladie défigurât un aussi délicieux minois.

Rétrogradons de quelques années : nous sommes en 1800, à l'époque du Directoire ; les vêtements étriqués des personnages, en habit et culotte courte, comme étaient vêtus les incroyables, en témoignent suffisamment.

GARE LA VACCINE No IX

Fig. 9. TRIOMPHE DE LA PETITE VEROLE

Musée de la vaccine. (Académie de Médecine).

La scène qui occupe la tête du premier chapitre est charmante de vérité et de grâce (fig. 1) : le vaccinateur s'apprête à inoculer le virus salutaire à un enfant placé sur les genoux de sa mère, et pour le distraire, le père, ou un ami de la famille, agite un polichinelle. Bonne-maman, qui attend son tour d'être piquée, dissimule mal ses appréhensions, et il lui faut ramasser tout son courage pour ne pas tomber en pâmoison.

Considérez la figure 2 ; vous avez sous les yeux une séance orageuse du Comité de vaccine. Le Président, impuissant à calmer les membres de l'assemblée, vient de se couvrir et agite désespérément la sonnette. Placé à la droite du Président, le Secrétaire du Comité échange des propos qu'on a tout lieu de supposer dépourvus d'aménité, avec un ventripotent personnage, qui paraît résolu à tenir tête à tous ces furieux. " Vous êtes des charlatans ", leur lance-t-il d'un air de bravade. — " Vous nous le paierez, citoyen Tapp... " — " Il est temps que tu sortes ", s'exclame une autre voix courroucée. A peine entend-on murmurer un des assistants . " Il a peut-être raison " ; mais devant tous ces énergumènes déchaînés fit-il pas mieux que de brailler ? Il se glisse toujours un sage parmi les fous, mais qui songe à suivre ses avis ?

Les malheurs de la vaccine, est-ce bien le titre qui convient à la gravure n° 3 ? La fond du dessin porte diverses inscriptions, notamment celle-ci : " *Maison d'inoculation* ", propre à faire une manufacture *à vendre :* n'est-ce pas indiquer la faillite de cette pratique à laquelle la vaccine s'était substituée ? Le médecin qui brandit de la main droite une lancette et chasse la Mort, représentée par un squelette, armé d'une faux, ne serait-il pas Jenner en personne, dont la doctrine a fini par s'imposer ? Quant au personnage de droite, qui s'arrache les cheveux de désespoir, et se lamente devant sa boutique de pharmacie, aux volets fermés, ne serait-ce pas l'apothicaire Cadet ? L'hypothèse, qui est du docteur Chaumier, si entendu en cette matière, est de celles qui sont soutenables. Infortuné droguiste ! le voilà montré du doigt même par les enfants. Ne voyez-vous pas un des plus enragés, parmi ces gamins, qui lui fait les cornes ? Comme le bon fablier avait raison : cet âge est sans pitié !

La gravure qui porte pour titre : " *Les bienfaits de la petite vérole* " (fig. 4) serait plus justement dénommée : " *Les méfaits de l'inoculation* ". Cette théorie d'éclopés est impressionnante : cul-de-jatte ; estropié aux jambes torses ; cet autre marchant sur des béquilles ; l'aveugle conduit par un caniche ; l'amputé avec sa jambe de bois ; ce dernier montrant le poing à l'inoculateur, aux joues rebondies et au ventre replet, qui compte son or sur une table recouverte d'un tapis vert ;

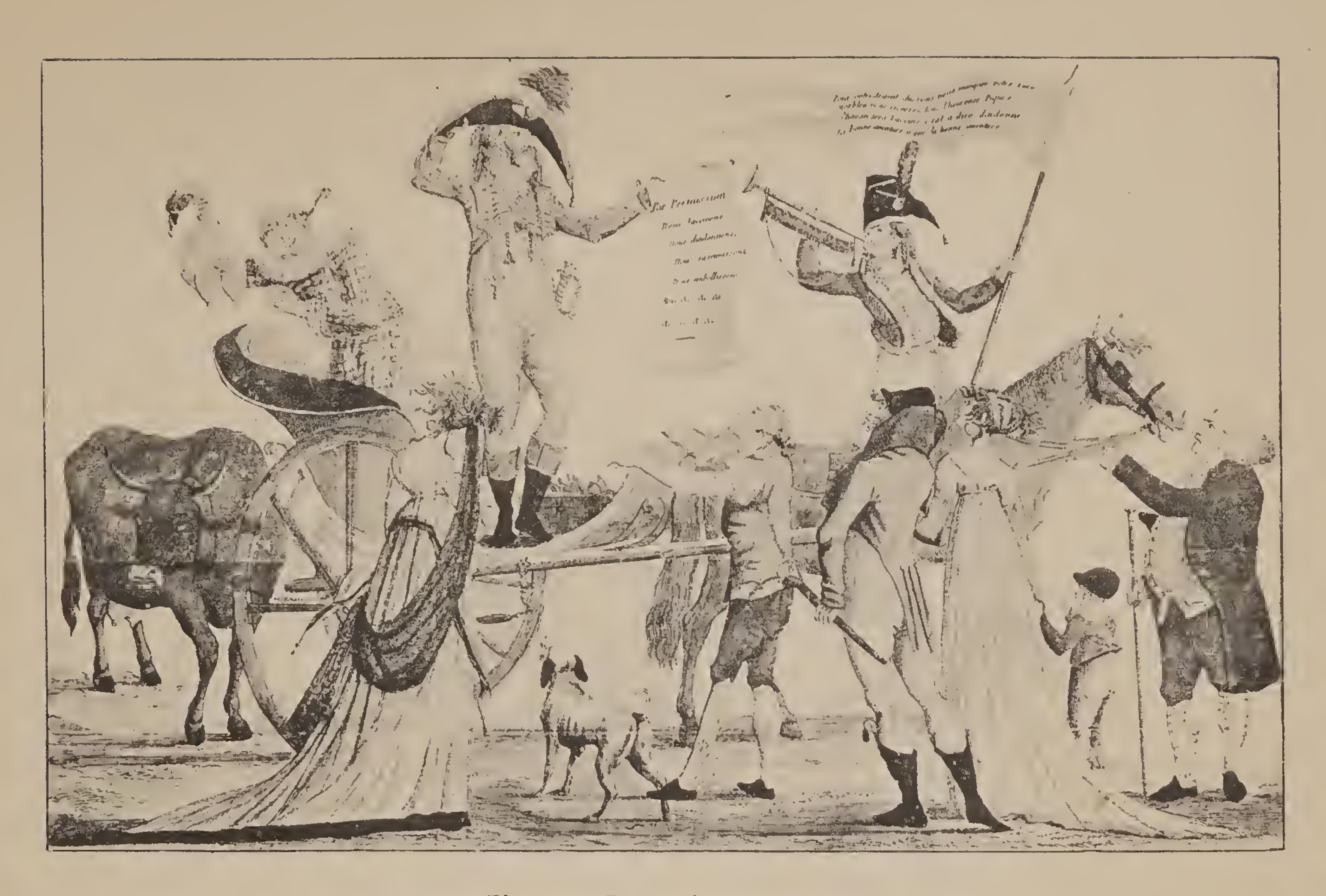


Fig. 10. — La vaccine en voyage.



Fig. 11. — Le nec plus ultra.

Musée de la vaccine. (Académie de Médecine).

et nous allions oublier les croque-morts, dont l'un porte sur ses épaules une bière d'enfant, tandis que quatre de ses collègues portent à bras un cercueil de grande personne, signifiant que le mal frappe impitoyablement tous les âges.

La satire dirigée contre l'inoculation n'a pas épargné davantage la vaccine. Voici celle-ci aux prises avec la Faculté (fig. 6), qu'on a irrévérencieusement figurée sous la forme d'un âne, coiffé d'un bonnet en forme d'éteignoir et revêtu de la robe doctorale. Afin qu'il n'y ait point d'équivoque, sur la bride de l'âne on a imprimé les noms des Pères de la Médecine, Hippocrate et Galien. *L'Alma Mater* a devant elle un puissant adversaire, cette génisse aux cornes en bataille, prête à foncer sur son adversaire, et dont elle aura quelque peine à triompher.

C'est encore une épigramme contre la Faculté que nous offre la figure suivante (fig. 5). Le célèbre docteur Ane vise-t-il une personnalité médicale de l'époque ? Nous n'avons, à cet égard, aucune lumière et force nous est de rester dans l'imprécision ; ne nous aventurons pas dans le domaine des conjectures.

La scène que représente la figure 7 se passe au bord de la mer : ainsi l'atteste un navire naufragé, qui est venu échouer à la côte. *L'origine de la vaccine* rappelle l'immortelle découverte de Jenner : une vachère présente sa main droite à un personnage au chef orné d'une monumentale perruque, et qui examine ses doigts à la loupe, pour y reconnaître les pastules du *cow-pox* ; un gros bonhomme, agenouillé, montre à un fashionable de l'époque, pour l'encourager à se faire vacciner, le pus qu'il vient de recueillir sur le pis de l'animal au moyen d'une lancette.

C'est encore une scène de plein air que nous offre la figure 8 : un paysan tient dans ses bras un énorme dindon, dont il soulève la queue, pour présenter au médecin le cloaque du volatile. L'opérateur a mis un genou en terre, afin de voir plus commodément l'endroit où il doit pratiquer la piqûre. Deux dames de mise élégante et une fillette comtemplent ce spectacle peu banal devant lequel s'ébaubit un domestique dont l'ahurissement est des plus plaisants.

Qu'est donc cet être monstrueux, tenant à la fois de la femme et de la sirène, et qui a pris place dans un char de forme antique, traîné dérisoirement par une vache et un âne, que montent deux membres de notre docte Corps, armés l'un d'une lancette, l'autre d'une seringue ? *Le triomphe de la petite vérole* (fig. 9) sera de courte durée ; *Gare la vaccine !*

Un groupe d'enfants se sauve à toutes jambes. Est-ce devant le virus préservateur ? Libre à chacun d'ergoter. Au surplus, quand

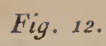


Fig. 12.



on voit *l'admirable effet de la vaccine* (fig. 12), convenons que l'hésitation est permise.

Si vous continuez à nous adopter pour guide, veuillez nous suivre dans la boutique d'un tabletier, à l'enseigne du « *Singe jaune* ».

L'artisan, en se touchant le front, constate une excroissance insolite : les cornes qui lui ont poussé sont-elles imputables à la vaccine ? Demandez à la jeune femme et à son complice ce qu'ils en pensent.

Mais désirez-vous être mieux renseignés, vous trouverez la suite de l'histoire telle qu'elle fut contée par le Courrier des Théâtres, du 2 prairial an IX et dont nous devons la connaissance au docteur Edmond Chaumier, Directeur de l'Institut vaccinal de Tours, à qui rien de ce qui touche à la vaccine et aux curiosités qui s'y rattachent, n'est étranger.

Or, écoutez, petits et grands
Gens de tout sexe, de tout rang,
Applaudissons la médecine
Qui nous a donné la vaccine.
Jusqu'ici, du siècle présent
C'est vraiment le plus beau présent.

Or, Messieurs, dans notre quartier,
La femme d'un gros tabletier,
A l'enseigne du singe jaune
Voulut, un jour de cet automne,
Par un docteur jeune et joli,
Faire vacciner son mari.

La suite se devine : le brillant séducteur
Plus travailleur que raisonneur,
C'était un très fort vaccineur ;
Aussi, sans négligence aucune
Chaque jour, plutôt deux fois qu'une,
Le docteur par précaution
Répétait l'opération.

L'épouse du bon tabletier,
Qui prenait goût à ce métier,
Avec plaisir, avec courage,
Faisait la moitié de l'ouvrage ;
Mais vainement, on vaccinait,
Au dehors, rien ne paraissait.

Le cher tabletier fut enfin
Tant vacciné, qu'un beau matin,
Chose admirable, chose étrange,
Voilà que le front lui démange,
Et qu'il en sort deux corps bombés,
Longs, ronds, pointus et recourbés.

De ces bijoux-là, Dieu merci,
Je prétends bien tirer parti :
J'en ferai des peignes d'écaille,
Et plus d'un voisin qui me raille,
Pourrait, peut-être, en se scrutant,
Prendre sur lui d'en faire autant.

Ces paroles étaient d'un sage ; mais combien se résignent moins aisément !

Vulgus vult decipi ; le charlatanisme est de tous les temps. Un bonimenteur, une mise en scène bien réglée et la foule accourt.

L'auditoire réuni là (fig. 10) est peu nombreux : un Incroyable et une Merveilleuse, tenant à la main leur garçonnet ; une femme au long voile, tout éployé ; un gros bourgeois, appuyé sur sa canne à pommeau d'or, et tenant de l'autre main la bride du cheval, composent, à eux cinq, le groupe des badauds.

Le vaccinateur, costumé en général de la Révolution, sabre au côté, coiffé d'un large bicorne, à cocarde et à large panache, se tient debout dans son cabriolet, au fond duquel on aperçoit un comparse, déguisé en arlequin, et qui montre au public un dindon plumé, qu'il présente par le croupion. Une vache, destinée à fournir le vaccin, est attachée derrière la voiture, conduite par un postillon costumé en hussard de Marceau, soufflant dans une trompette, et tenant de la main gauche une lance, ornée d'une oriflamme, sur laquelle on peut lire :

Pour votre argent, dussions-nous manquer votre cure,
Morbleu, vous recevrez tous l'heureuse piqûre,
Chacun sera vacciné, c'est-à-dire dindonné ;
La bonne aventure, o gué ! la bonne aventure !

Mais voici qui est plus sérieux : le *nec plus ultra* (fig. 11) apporte la solution d'un problème qui est encore poursuivi de nos jours. Le citoyen Marchelli, chirurgien de Gênes, avait découvert



Fig. 13. — Le Docteur Vaccinando.



Fig. 14. — La vaccine morte en avortant de son dernier monstre.

Musée de la vaccine. (Académie de Médecine).

que l'inoculation de *clavelée,* ou petite vérole des brebis, préservait plus sûrement et plus doucement de la petite vérole que la vaccine.

Ceci se passait en 1802. Sacco reprit ces expériences avec le même succès en 1810, et ce n'est que récemment qu'elles étaient plus scientifiquement conduites par le docteur E. Chaumié, qui en fit l'objet d'une savante communication à la Société Médicale d'Indre-et-Loire : 62 enfants furent inoculés, avec plein succès, avec le vaccin claveleux ; pour démontrer qu'il s'agissait d'une véritable vaccine, le docteur Chaumié inocula les mêmes sujets trois semaines après avec un excellent vaccin : celui-ci resta sans effet, alors qu'il prenait à merveille sur des sujets témoins. Comme le dit Félix Regnault, en relatant ces résultats, l'iconographie médicale ne satisfait pas seulement une pure curiosité, elle peut avoir un intérêt documentaire ; et, ajouterons-nous, l'historien de la médecine y trouve toujours son compte.

L'estampe qui porte le numéro 13 a pour légende : " *Le docteur Vaccinando préservant par sa nouvelle méthode Madame Ango* (sic) *des ravages de la petite vérole* ".

La scène porte en elle-même sa date : nous sommes en plein Directoire ; l'homme, chaussé de bottes et vêtu d'un habit à haul col, qui tient son monocle comme un face à main, est un Incroyable de l'époque. La grosse commère qui présente son bras au vaccinateur, ne paraît nullement appréhender la piqûre et conserve le sourire.

La gravure qui fait suite à la précédente (n° 14) porte bien son titre : " *La vaccine morte en avortant de son dernier monstre* ". La vaccine est ici représentée par une vache affaissée sur les genoux, et dont les pattes postérieures sont étendues en contracture.

Sous elle, un vieillard à lunettes rondes, tenant dans la main droite un rouleau de papier, et, dans la main gauche, un volume relié. Tout autour, un groupe de médecins, affublés du costume grotesque qu'on prête d'ordinaire aux médecins de Molière et que ceux-ci n'ont jamais porté, qu'au théâtre. Le vieillard qui s'est écroulé sous le poids de la vache ne serait-ce pas Jenner ? Quant aux membres de la Faculté, groupés autour de la bête, tandis que la plupart tiennent entre eux une consultation, deux de leurs collègues, mieux avisés, donnent leurs soins à l'animal, lui passant le bras sous la tête pour le soutenir : l'un deux saisit une corne, tandis que l'autre lui fait respirer un linge, imbibé d'élixir de vie ; peine perdue, d'ailleurs, car la bête est près d'exhaler le dernier souffle.

La lithographie de Langlumé (fig. 15) qui termine la série est empruntée à l'Album comique de pathologie pittoresque, dont nous aurons à reparler. Le varioleux qui a réclamé avec insistance un



Fig. 15. — La petite vérole.

miroir, pour se rendre compte des progrès du mal, et auquel on a eu la faiblesse de céder, constate avec effroi qu'il est tout-à-fait défiguré. Il a le visage grêlé comme une écumoire ; et, de longtemps, il ne pourra prétendre à séduire l'accorte soubrette qui se tient à ses côtés. Le médecin lui-même ne peut dissimuler son inquiétude et dans ses yeux se lit un pronostic qui n'est rien moins que rassurant.

La vaccine n'a pas échappé à la loi commune : avant d'entrer dans les mœurs, elle a été violemment combattue, par le livre et par l'image. Elle a triomphé à la longue de ses adversaires ; et s'il en reste encore quelques-uns, ils ne jouissent heureusement plus d'aucun crédit sur les masses, définitivement conquises à cette méthode bienfaisante, qui a substitué à une horrible maladie une éruption dépourvue de gravité. Les échos des luttes d'antan sont à tout jamais

éteints, et l'espoir est heureusement perdu de les voir renaître. Nous pouvons, sans réticences ni réserves, saluer en Jenner un bienfaiteur de l'humanité.

D[r] CABANÈS.

Octobre 1925.



LABORATOIRES P. LONGUET
34, Rue Sedaine
PARIS

Devambez

